

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTRÉAL, 2 MARS 1895

No. 26

SOMMAIRE:

BANQUEROUTES, *Duroc*. — Galerie de la Presse Canadienne, L'Honorable WILFRID LAURIER, le Journaliste et l'Orateur, *Mark*. — NOTRE DEUXIÈME VOLUME, *A. Filiatreault*. — L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, VII, *Magister*. — ACTUALITÉ, Un Beau Discours, *Franc*. — HIPPOLYTE TAINÉ, *Maurice Vernes*. — L'ORATEUR SOCIALISTE, *R. A.* — LE CAPITAL ET L'OUVRIER, *Junius*. — HISTOIRE DE CHASSE: Le Canard Sauvage et la Chasse en France, *M. S.* — FEUILLETON, DONATIENNE, (suite) *Réné Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boîte 2184, Montréal,

BANQUEROUTES

Nous sommes en pleine série de banqueroutes. Entendons-nous, il ne s'agit pas de banqueroutes commerciales.

Ce sont les banqueroutes spirituelles qui nous occupent, si l'expression peut être employée dans le cas actuel.

M. Brunetière a lancé le mot: il a parlé de la banqueroute de la science et sous ce vocable se condensent aujourd'hui une foule de récriminations.

La thèse de M. Brunetière est celle-ci:

On a écarté la foi de la philosophie et l'on a fait une distinction entre la morale humaine et la morale religieuse; on a demandé à la science la solution de tous les problèmes et l'éclaircissement de toutes les données.

La science n'a pas tout résolu, ou plutôt n'a pas encore tout résolu, donc elle a fait banqueroute, dit M. Brunetière.

Une telle assurance devait appeler une riposte.

Les scientifiques ont répondu à cet exposé paradoxal par un autre paradoxe non moins discutable.

"C'est la foi, disent-ils, qui a fait banqueroute partout où elle a voulu marcher indépendamment de la science et de la morale.

M. Berthelot, pas celui du *Canard*, s'est chargé de répondre à M. Brunetière et de défendre la science.

M. Berthelot est un savant éminent, un de ceux dont les travaux et les découvertes ont fait le plus grand honneur au nom français; c'est aussi un des fidèles les plus fervents que la science ait trouvés. Il croit à son avenir indéfini; il affirme qu'elle arrivera "à assurer aux hommes le maximum possible de bon-

heur et de moralité." Aussi est-il agacé, plutôt qu'effrayé, de cette nouvelle vague de mysticisme, qui passe actuellement sur les esprits. "Le mysticisme prétend, dit-il, reconquérir sur la science, par des arguments oratoires, la domination du monde qu'il a perdue, après l'avoir si longtemps maintenue par le fer et par le feu."

Le trait est peut-être un peu gros, la bombe est peut-être volumineuse, mais tant pis pour ceux qui l'ont attirée, car le défenseur de la science est un rude joueur, et ses coups, durement assésés, vont trouver souvent le défaut de la cuirassé ennemie. On lui parle banqueroute, à propos de promesses que la science n'a jamais faites et n'avait donc pas à tenir. Voyez comme il retorque: "Les affirmations, les espérances de cet ordre, et par conséquent leur banqueroute, sont au contraire attribuables aux religions: ce sont ces dernières qui doivent en porter la responsabilité."

C'est là le nœud du raisonnement de M. Berthelot. Les progrès moraux de l'humanité, dit-il, dépendent des progrès de la connaissance. Elle seule fait la civilisation, soit que l'homme, regardant autour de lui, découvre les lois de l'univers et crée les sciences physiques et naturelles, soit que, regardant en lui-même, il étudie son propre état moral et fonde la psychologie. "L'homme de notre temps, dit M. Berthelot, trouve au fond de sa conscience la notion du bien et du mal, et le sentiment ineffaçable du devoir, c'est-à-dire l'impératif catégorique dont parle Kant." D'où vient cet impératif? M. Berthelot, qui ne prétend pas en montrer l'origine dernière, attribue, non point le germe de cette notion mais tout au moins son développement graduel, précisément aux progrès de l'intelligence. "Le perfectionnement héréditaire de nos instincts est la base véritable de la morale, et le point de départ de l'organisation des sociétés civilisées."

Prendre les croyances religieuses pour l'origine et le fondement de la morale, c'est tout simplement prendre l'effet pour la cause. Ce sont ces notions morales que l'homme primitif a "objectivées," qu'il a projetées au dehors, les transformant en divinités. C'est à ses idoles, création immatérielle de son propre cerveau, qu'il attribuerait, aujourd'hui encore, une puissance réelle! Quelle illusion, dit M. Berthelot!

Nous ne voulons pas nous emballer dans une discussion risquée et nous ne pouvons qu'accepter, partiellement, les idées de M. Berthelot.

Il est certain que les progrès humains viennent de la connaissance que les sociétés purement religieuses ou théocratiques ne se développent pas, restent stationnaires, sont facilement vaincues et dépassées. Est-il juste d'autre part de dire que la religion n'a rien ap-

porté aux hommes? Le simple fait que jusqu'ici ils n'ont pu s'en passer, et que la société vraiment scientifique est encore à naître, prouve bien que la foi répond à des besoins profonds de notre être intérieur.

Tant qu'on n'aura pas démontré à l'homme qu'il n'y a personne derrière l'univers visible, il ne s'inclinera pas sans révolte devant les lois indifférentes de la nature, il ne cessera pas de disputer au néant sa vie fragile, d'en appeler au Dieu inconnu des iniquités du destin ou des hommes, d'aspirer à un monde futur où la justice habitera.

Ce ne sont pas là de simples arguments oratoires. Si nous regardons autour de nous comme en nous-même, nous constatons ce même instinct. La vie, la raison, la volonté ont pu le comprimer, mais jamais l'anéantir. L'athée le plus tranquille proteste parfois contre la destinée. Le blasphème lui-même est une forme de la foi.

Voilà ce que nous répondons aux apôtres de la banqueroute de la foi lorsqu'elles nous est présentée en face de la banqueroute de la science.

Voilà ce que nous voyons et nous pensons tout en constatant qu'il existe parmi nous des indices de la banqueroute de la religion.

M. Brunetière dit que la nation française actuelle avec ses défauts prouve que la science a fait banqueroute.

Mais alors, la race canadienne française prouverait peut-être que la religion peut faire, elle aussi, banqueroute.

Personne ne nierait que le Canada français, disons la province de Québec, est le pays le plus religieux, presque, du monde entier.

Notre peuple reçoit une éducation religieuse; subit une influence religieuse; observe les décrets religieux et méprise profondément la science humaine et le progrès moderne (style Tardivel).

Eh bien, croit-on que notre population soit un modèle à proposer comme morale, comme honneur et comme éducation?

Voyons, soyons francs, entre nous, entre Canadiens.

Notre peuple est-il instruit?

Notre peuple est-il policé.

Notre peuple est-il honnête?

Si non, la religion seule est aussi impuissante que la science seule.

Si la France a la banqueroute de la science,
Le Canada aurait la banqueroute de la religion.

DUROC.

GALERIE DE LA PRESSE CANADIENNE

L'HON. WILFRID LAURIER

LE JOURNALISTE, L'ORATEUR

De toutes les figures qui ressortent le plus nettement de notre scène politique canadienne, s'il en est une qui

savamment distribué de notre mécanisme politique, tient une place égale à celle de chef du gouvernement.

Plus on étudie ce fonctionnement du parlementarisme anglais, plus on arrive à cette conclusion que le fractionnement en deux partis étroitement tranchés, pouvoir et opposition, conservateur et libéral, est le



doit tenter le crayon de l'artiste ou l'ébauchoir du sculpteur, c'est celle de Wilfrid Laurier, dont le nom est actuellement dans toutes les colonnes de journal.

Elle n'est pas banale, en effet, cette physionomie de grand chef politique, de chef d'école qui, dans le jeu si

soul grand, le seul durable, le seul qui satisfasse l'honneur des partisans comme les besoins de la représentation.

Cette division est la seule qui mette en présence deux hommes dont l'un est au faite et l'autre au bas

de la colline, le chef du gouvernement, le chef de l'opposition, et qui donne à chacun d'eux une position également utile au pays.

Il y a là une grande consolation et aussi un grand stimulant pour nos hommes publics, stimulant qui nous vaut l'avantage de ne jamais manquer d'hommes pour présider à la direction du pays lorsqu'il s'agit de remplacer ceux qui succombent dans la grande lutte.

Il ne s'agit pas pour moi de tracer ici un portrait politique : je n'en ai pas le goût et d'ailleurs la direction ne me le permettrait pas ; il s'agit de parler d'un journaliste, d'un orateur et, surtout, d'un homme.

Tout le monde a rencontré Laurier soit à Montréal, soit à Québec ou à Ottawa, et personne n'a pu le croiser ou l'écouter sans se dire en lui-même : Voilà une tête.

Il y a quelques semaines à peine, l'auteur de ces lignes se trouvait dans l'immense hall de l'hôtel Windsor avec quelques voyageurs venus de France et qui passaient une journée à Montréal ; l'un de ces voyageurs n'était autre que M. Febvre, le vice-doyen de la Comédie-française, un physionomiste, je crois. Entre un groupe de politiciens que je salue au passage :

— Qui sont ces messieurs ? me demande Febvre.

— Ce sont plusieurs de nos hommes politiques importants.

— Le monsieur qui est dans le milieu a l'air bien distingué, me dit simplement Febvre.

Le monsieur du milieu était Laurier qui avait du premier coup frappé un ceil aussi exercé que celui de l'éminent sociétaire des Français.

Un fait étrange qui frappe profondément ceux qui connaissent bien M. Laurier, et qui ont également connu son prédécesseur sir John Macdonald, dont tout le monde admet aujourd'hui les hautes qualités et les puissants talents, c'est la sorte de travail d'assimilation qui s'est opéré entre la physionomie ou plutôt entre le masque de ces deux hommes. On dit souvent qu'entre époux, par exemple, il se produit à la longue, même dans les traits physiques, un décalque, un transport de particularités qui rend les personnages plus ou moins analogues et qui, par exemple, fait que le mari a l'air de ressembler à sa femme. Eh bien, l'on dirait presque que Laurier a si longtemps étudié son ancien adversaire, le jouteur adverse, qu'il a pris de ses traits, adopté de ses manières, de ses airs, même.

De fait, en ce moment il n'y a personne qui extérieurement ressemble plus à feu sir John Macdonald que M. Laurier. Les libéraux sont fiers qu'il ne lui ressemble pas autant intérieurement, et les conservateurs se réjouissent pour leur sécurité que la ressemblance s'arrête là ; puisqu'ils sont contents des deux côtés, je

ne vois pas pourquoi nous interviendrions pour donner une opinion qui ne pourrait satisfaire ni les uns ni les autres.

Comme tous nos hommes politiques, Laurier a fait du journalisme à peu près à toutes les étapes de sa carrière, et il lui arrive encore quelquefois de remettre la main à la plume pour doter notre presse, non pas seulement de travaux de grand penseur, mais encore d'articles de polémique alerte, vive et puissante lorsqu'une question se perd dans les sentiers battus. Les articles qui sont toujours d'une correction achevée, comme tout ce que fait M. Laurier, visent généralement au genre sensationnel. Cet homme toujours froid, calme et digne aime à tromper son monde dans quelques articles où la virulence et la tendance à l'effet trompent généralement le lecteur sur l'origine de l'œuvre. Rien ne ressemble moins à Laurier qu'un article politique de Laurier, et il est rare, sauf pour les initiés, que le lecteur mette son nom sur l'article qu'il glisse dans les journaux amis de sa cause.

Le fameux article de la *Caverne des quarante voleurs*, qui fit dans le temps tant de tapage et valut à son auteur la poursuite que l'on sait, est de ce genre, et si l'auteur n'avait pas eu la délicatesse de se dénoncer comme l'auteur de cette sanglante diatribe contre une organisation déplorable, personne aujourd'hui encore n'aurait songé à lui en attribuer la paternité.

L'étendue et la diversité des devoirs parlementaires empêchent naturellement M. Laurier de se livrer à des travaux de longue haleine, mais de temps en temps, encore, nous avons le plaisir de lire de lui des études profondément pensées sur quelques-uns des types qu'il affectionne, sur les modèles qu'il chérit ; mais c'est avant tout comme orateur que Laurier doit être jugé et qu'il se taille une physionomie à part.

Laurier est né orateur, comme l'on naît acteur, comme l'on naît peintre. *Le fabricant fit faber*, en forgeant on devient forgeron, n'existe pas pour le grand art de la parole pas plus que pour les autres arts, et il faut des dispositions innées pour atteindre les sommets réservés à quelques sujets d'élite. Un des caractéristiques de son talent est la facilité avec laquelle il le met à profit. Sous une enveloppe plutôt grêle, avec un tempérament qui n'a aucune apparence de robustesse ou de solidité même normale, Laurier arrive sans effort apparent à faire une dépense de force qui coûterait à des athlètes un plein entraînement.

Un discours comme celui qu'il a prononcé à la salle Windsor et au Parc Sohmer exige une consommation de force vitale dont n'ont pas la moindre idée ceux qui n'ont jamais été appelés à en faire l'essai. Et pourtant tout le monde a pu constater avec quelle aisance l'orateur est passé à travers cette expérience.

Si l'on me demande mon avis sur les causes de ce beau résultat, je le dirai bien franchement : il y a d'abord une profonde connaissance du mécanisme matériel de la parole et une étude implacable des règles de la diction qui permet de mesurer toujours l'effort à faire au résultat à obtenir, et qui donne à la diction cette régularité, ce ton inflexiblement juste du commencement à la fin du discours, et qui constitue le bagage acquis par l'étude, mais il y a surtout et avant tout comme explication primordiale le génie de l'orateur. Laurier ne se fatigue pas ou se fatigue moins que beaucoup d'autres parce qu'il a le feu sacré, la *vis rhethorica*, la force parlante qui amène à son esprit sans effort les mots, les images, les transitions et les sensations sans travail spécial, naturellement. Pour moi il n'y a pas d'autre secret de cette remarquable aisance.

Laurier n'est pas un impressionniste ; il ne cherche pas dans ses discours l'effet brutal, l'effet populaire. Il parle pour discuter, pour convaincre, pour servir sa cause. Naturellement, il n'est pas ennemi du mot ou de la phrase qui fait image, il ne la recherche pas ; si elle se produit, c'est à l'auditoire de la trouver, car pour lui, il ne la soulignera pas.

En veut-on un exemple : le jour où M. Laurier a dit sur le Champ-de-Mars que : "s'il eût été sur les bords de la Saskatchewan, lui aussi il aurait décroché le mousquet de ses pères," lorsqu'il prononça cette phrase qui contenait tout un monde de pensée et de sentiment, j'étais à ses côtés ; il l'a lancée dans son discours avec autant de modestie, autant de simplicité que la plus ordinaire des déclarations.

Le lendemain, elle faisait le tour du continent et menaçait de mettre le feu aux poudres.

C'est là qu'on voit l'orateur de race.

La diction de M. Laurier déroute un peu les français d'abord ; elle paraît trop anglaise et on lui reproche d'être trop anglais. Je ne partage pas l'avis et surtout les dires de ces critiques. M. Laurier avait un écueil à éviter : le parler canadien tel que nous l'entendons, hélas ! dans nos collèges-classiques, il y a échappé en se livrant à une étude approfondie des classiques anglais et de l'éloquence anglaise ; nous y avons gagné un magnifique orateur anglais et nous avons évité d'avoir un orateur canayen ; nous avons un bel orateur français ; avons-nous le droit de nous en plaindre, voyons ?

Me voici rendu au terme de la portion du journal qui m'est réservée pour ce travail trop superficiel mais bien sincère.

Je serai heureux si j'ai pu faire passer dans l'âme de mes lecteurs un peu de la grande admiration que j'éprouve pour le talent de M. Laurier et des sympathies que je ressens pour son grand et beau caractère.

C'est un type magnifique à montrer à notre jeunesse, à lui donner en exemple ; c'est un maître de la parole et de la plume, et je le salue.

MARK.

NOTRE DEUXIEME VOLUME

Avec le présent numéro, le RÉVEIL commence le deuxième volume de la première année de sa publication. Nous ne pouvons laisser passer cette date sans remercier nos abonnés, peu nombreux, mais *select*, de l'encouragement qu'il nous ont donné, et surtout de la promptitude et de l'exactitude qu'ils ont montrées dans le paiement de leur abonnement. Ce problème (le paiement de l'abonnement) qui semblait insoluble au Canada, nous paraît résolu.

Aujourd'hui, nous demanderons à nos lecteurs de faire un peu de propagande pour répandre le RÉVEIL parmi leurs amis. Ce n'est que par cette coopération que nous pourrions grossir notre liste jusqu'au chiffre de 2,000, le *summum* de notre ambition.

Un peu de désarroi a été causé dernièrement dans notre personnel de rédaction par le retrait de l'un de nos collaborateurs, mais nous espérons combler cette lacune dans quelques jours. Nous ne demandons qu'un peu de patience à nos amis pour remplir tous nos engagements.

A. FILIATREULT.

L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

VII

Les journaux quotidiens ont annoncé dernièrement que les commissaires des écoles catholiques de la ville de Montréal ont décidé de faire une enquête générale sur l'état sanitaire des établissements scolaires placés sous leur contrôle, et, par la même occasion, de se renseigner sur la compétence de leur personnel enseignant.

Cette nouvelle a été accueillie avec satisfaction par tous les amis du progrès, et le résultat de cette enquête est attendu avec impatience par tous ceux qui s'intéressent au bien-être de l'enfance et de la jeunesse.

Il n'y a pas très longtemps le bureau d'hygiène a ordonné la fermeture d'une école privée, dont la condition sanitaire était tellement mauvaise qu'il ne restait d'autre alternative que de recourir à ce moyen extrême.

Dans cette circonstance, le bureau d'hygiène n'a pas craint de faire son devoir, si pénible qu'il fût, et il a bien fait.

L'affaire des écoles Sarsfield et Montcalm a éveillé l'attention du public, qui se demande avec inquiétude quelle est la condition véritable de nos écoles, tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue pédagogique.

Cette enquête, si elle est bien conduite, déchirera

les voiles et nous montrera les écoles telles qu'elles sont.

Nous ne voulons en aucune manière préjuger la question. Il suffit de dire que les plaintes sont nombreuses et que cette enquête répond aux exigences légitimes des parents et des contribuables, qui se sont émus, et avec raison, des faits auxquels nous venons de faire allusion. Mais il y a enquête et enquête, comme il y a fagot et fagot.

Qui sera chargé de visiter les écoles, d'examiner la condition hygiénique des locaux, de se prononcer sur la capacité du personnel enseignant, sur la valeur des méthodes en usage et le résultat pratique de l'enseignement ? Il faut de toute nécessité que les membres qui composent cette commission réunissent les conditions suivantes :

1o. Qu'ils ne soient pas intéressés à ce que l'enquête prouve telle ou telle tournure, 2o. Qu'ils soient parfaitement compétent, chacun dans la spécialité qui lui sera confiée, 3o. Qu'ils soient pourvus de tous les pouvoirs nécessaires pour aller jusqu'au bout, pour faire leur devoir entièrement sans ménager personne, et tout en rendant justice à chacun.

Comme c'est une affaire d'intérêt public, nous demandons que le résultat de cette enquête soit rendu public. S'il nous était permis de donner un conseil aux commissaires, nous leur proposerions ceci : Nommez une commission de quatre membres ; deux qui vous seraient recommandés par le bureau d'hygiène et qui se chargeraient spécialement de la partie hygiénique, et deux autres membres qui seraient proposés par le bureau de l'éducation de Québec pour s'occuper de la partie pédagogique. Ces derniers pourraient être des inspecteurs de l'enseignement primaire.

Parmi ces fonctionnaires, qui sont au nombre d'une trentaine, croyons-nous, on doit pouvoir trouver deux hommes capables de faire cette besogne-là, et de la faire bien. De grâce, messieurs les commissaires, ne vous mêlez pas de faire cette enquête vous-mêmes.

Le public ne sera pas satisfait, et il aura raison de ne pas l'être. Sans vouloir vous dire des choses désagréables, vous n'êtes pas des spécialistes, en ces matières, et vous en prétendez sans doute pas avoir des grâces d'état pour régler les questions qui exigent des connaissances techniques et particulières que vous ne possédez point. Il est vrai qu'un des membres de votre bureau, le Dr Brennan, pourrait rendre des services considérables à la commission d'enquête en sa double qualité de professeur et de médecin, qu'il pourrait assister cette commission de ses conseils et lui fournir bien des renseignements ; mais il serait plus convenable, dans cette circonstance exceptionnelle, et en raison de la somme considérable d'ouvrage dont

cette commission sera chargée, de choisir des personnes en dehors de votre bureau. Sans cela le public sera tenté de croire que vous avez intérêt à dissimuler une partie de la vérité, que vous jugez votre propre cause, que vous subissez les influences qui ne manqueront pas de s'exercer pour faire manquer l'enquête ou en atténuer les effets. A plus forte raison, ceux qui sont chargés de la direction ou de l'inspection officielle de vos écoles doivent-ils être exclus de la commission d'enquête.

Qu'ils soient cités comme témoins, c'est très bien ; mais ils ne doivent pas agir comme enquêteurs, car ils ont un intérêt trop direct à approuver leur propre ouvrage, à soutenir un état de choses qui les touche de trop près pour pouvoir espérer de leur part un jugement indépendant et impartial. Comme on le voit, la question est hérissée de difficultés, et ce n'est pas une mince besogne que le bureau catholique a devant lui.

Pour dire toute notre pensée, nous n'avons guère l'espoir qu'il ne faillira pas à la tâche ; qu'il ne reculera pas devant les obstacles ; qu'il déploiera, dans cette circonstance toute la fermeté, toute l'énergie, tout l'esprit d'indépendance, tout le dévouement que nous avons le droit d'attendre d'un corps public chargé du plus cher de nos intérêts : le bien-être physique et le progrès intellectuel et moral de nos enfants.

Toutefois, Messieurs, nous vous attendons à l'œuvre, et nos meilleurs souhaits vous accompagnent.

MAGISTER

ACTUALITE

UN BEAU DISCOURS

Il y a quelques mois, dans une réunion privée, M. Gadaud, alors sénateur de la Dordogne et aujourd'hui ministre, prononçait un discours duquel nous extrayons ce qui suit, assuré que les lecteurs du *RÉVEIL* nous saurons gré d'avoir placé sous leurs yeux des paroles aussi sensées et toujours actuelles.

" Il est plus facile de louer la concorde que de la pratiquer. . . . Républicains, tous vous avez le bonheur du peuple. Tous vous avez promis de le tirer de l'ornière où il languit encore. . . . donnez-lui donc ce qu'il attend de vous depuis si longtemps, ce qu'il vous réclame de tous les côtés et sur tous les tous, ce qui est indispensable à sa grandeur, à sa dignité, à sa vie, donnez-lui des réformes.

" Vous êtes coupables les uns et les autres de ne pas les lui avoir encore apportées. Au lieu de vous mettre résolument à l'ouvrage et d'entreprendre l'œuvre promise, vous restez inertes.

" De toutes les revendications que, par la voix de la presse, par l'écho de leurs groupes, par les mille mani-

festations de leur pensée, les travailleurs font entendre, il n'en est pas de plus fondée et de plus juste que la *limitation des heures de travail*. Ici, il est vrai, le principe de la liberté reçoit une forte atteinte. Mais qu'y pouvons-nous s'il est devenu insuffisant ? La liberté du travail empêche-t-elle l'enfant de s'étioier dans l'air vicié des manufactures, la femme de s'anéantir, et au besoin de se corrompre loin du foyer domestique, dans la promiscuité prolongée de l'atelier, l'homme, enfin, d'épuiser ses forces dans un perpétuel surmenage ? A chaque instant éclatent des accidents terribles et d'épouvantables sinistres qui répondent que non. Déjà le législateur, dans un sentiment de préservation sociale, a été amené à édicter des mesures pour surveiller et pour réduire à de plus justes limites le travail sur les chantiers de l'Etat, dans les grandes compagnies, dans les industries privées. Mais cela ne suffit pas.

Il faudra entrer de plus en plus dans le détail, examiner chaque genre de travail, étudier les besoins de chaque catégorie de travailleurs, aussi bien ceux des campagnes que ceux des villes. Il faudra régler la part que chaque travailleur devra donner au travail, la part qui lui sera allouée légitimement pour son repos, la part qui devra lui être réservée pour qu'il soit un homme libre, pour qu'il puisse jouir à sa guise du bonheur de la famille, compléter son instruction, remplir son esprit et son cœur de la haute culture intellectuelle et morale à laquelle a droit tout membre de l'humanité. Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il y aurait péril pour quelqu'un à lui faire ces trois parts. Redouteriez-vous une diminution de la richesse nationale ? Mais il est démontré que la somme de travail fournie par une journée de huit heures est plus grande que celle d'une journée de douze et même de dix heures.

Craindriez-vous de voir s'amoinrir le domaine des jouissances intellectuelles et morales des classes supérieures ou dites encore telles ? Mais ce domaine n'est-il pas de ceux qui se doublent en se partageant ? En quoi le grand seigneur, opulent et fastueux, savourerait-il moins un chef-d'œuvre littéraire et artistique, parce que l'homme de peine d'à côté sera capable lui aussi et aura le plaisir de l'apprécier et de le goûter ?

« Mais, Messieurs, la détermination de la durée totale du travail ne suffit pas pour fixer les rapports du capital et du travail. Il faut encore débattre les conditions dans lesquelles ces rapports entreront en jeu.

Or, jusqu'à présent, on n'a trouvé à cette fin que la grève pour les employés, la coalition pour les employeurs : moyens également barbares, que l'expérience journalière condamne, que l'aveu simultané des

exploiteurs et des exploités reconnaît également détestable.

« La grève ! Mais c'est pour l'ouvrier la souffrance subie hors de proportion avec le gain qui en résulte, pour lui, s'il en résulte jamais aucun. L'ouvrier perd dans la grève le repos et la sécurité du lendemain et des millions de salaires.

« La coalition des patrons ! Mais c'est l'immoralité et l'injustice érigées en système. Que gagne le patron dans la coalition ? Rien, si ce n'est la terreur des représailles ! Le patron perd dans la coalition son indépendance d'abord vis-à-vis des autres patrons et la libre disposition du marché, l'impossibilité de faire des opérations à long terme qui lui assurent des bénéfices certains, la diminution de ses profits par l'accroissement de la concurrence étrangère.

« Que produisent la grève et la coalition combinées ? L'appauvrissement général.

« Et pourtant, il faut bien sortir du perpétuel conflit. Il faut bien asseoir le débat loyal de l'offre et de la demande entre le travail d'une part, qui est du capital en formation, et le capital d'autre part, qui est du travail accumulé, comme les couches de combustible sont, au centre de la terre, des rayons de soleil emmagasinés dans les périodes préhistoriques. Il faut prix trouver autre chose et trouver mieux ; et ici se présente à nous le procédé naturel, pacifique, pratique et souverain de l'arbitrage. Que chacun des adversaires nomme d'avance des arbitres, librement, à des époques déterminées, en dehors de toute existence de lutte.

« Que, pour chaque cas particulier, ces arbitres s'assemblent de par la loi, qu'ils jugent et prononcent en connaissance de cause et sans parti pris, que leurs sentences soient exécutées toujours. Pratiquons, en un mot, l'*arbitrage obligatoire*, et nous verrons se détendre aussitôt les animosités de classe, les inimitiés farouches, les haines irréductibles.

« C'est ce moyen véritablement fraternel qu'il est de notre devoir de préconiser.

« . . Est-ce là un rêve que je fais moi aussi, et cette union tant désirée est-elle impossible ? Je jurerais volontiers que non, si nous n'avions devant nous qu'ouvriers et patrons. Mais, derrière eux, se tient à l'affût de toutes les discordes un personnage ténébreux que vous connaissez bien, qui souffle sur le feu, afin de prolonger son pouvoir personnel et exclusif, car il ne vit que de tyrannie. C'est l'éternel ennemi de la Démocratie, de la République. J'ai nommé le Cléricalisme !

« Ne confondez pas, Messieurs, le Cléricalisme avec l'esprit religieux.

« L'esprit religieux, c'est le sentiment de la morale s'appuyant sur l'hypothèse du surnaturel ; hypothèse non susceptible de démonstration, échappant par cela

même à la critique de tous et restant confinée dans le domaine de l'appréciation et de la croyance individuelles. Sentiment éminemment respectable, quand il est sincère, très méprisable quand il est affecté dans un but de lucre, mais qui, dans tous les cas, a le droit de se produire librement.

“ Le Cléricalisme, c'est un système politique qui a la prétention de confisquer à son profit le sentiment religieux et de s'en servir pour englober et conduire à la bataille toutes les forces hostiles à la République. Il n'a aucun droit à l'existence. . . .

“ Les premières pierre d'achoppement écartées, combien il sera plus aisé d'achever le reste, d'accomplir, par exemple, la réforme de l'impôt en dégageant les impôts de consommation, qui sont les impôts du pauvre, et en frappant le revenu, de compléter le réseau des lois sur l'assistance publique, de réduire les frais de justice, de reviser les droits sur les successions, de donner au peuple l'instruction intégrale et gratuite à tous les degrés, d'abaisser les barrières intérieures en supprimant les octrois et en rachetant les chemins de fer, de façon à répandre partout et à grands flots la science et la vie à bon marché dans le sens démocratique le plus large, le plus équitable, le plus complet.

“ Il nous faut une République sage et ferme, économique du bien public et juste, accessible à tous, habitable pour tous, qui grandisse la patrie et lui garde son rang parmi les nations.”

Voilà, certes, un beau discours, pavé de bonnes intentions. Aujourd'hui qu'il fait partie du Gouvernement, M. Gadaud pourra appliquer les principes qu'il a si bien développés.

FRANC.

HIPPOLYTE TAINÉ

Nous avons lu avec un intérêt extrême la belle étude par laquelle M. Albert Sorel a pris possession du fauteuil académique de Taine, et nous avons lu cette étude avec un sentiment de curiosité quelque peu inquiète, nous demandant si nous y trouverions la réponse à une question qui s'est posée très douloureusement devant les hommes de notre génération.

Cette question est celle-ci : Y a-t-il unité dans l'œuvre accomplie par ce puissant penseur, qui fut, en même temps, un si robuste écrivain ? La route qui a abouti à la *Littérature anglaise* et à l'*Intelligence*, est-elle la même qu'a suivie l'auteur des *Origines de la France contemporaine* ?

Or, M. Albert, exceptionnellement désigné pour exposer avec franchise et lucidité les termes de ce problème, n'a pas caché à son auditoire qu'il le tranchait

dans le sens qui peut donner le plus de satisfaction aux admirateurs de Taine. Pour lui, l'œuvre est fondue dans le même métal. Il s'exprime ainsi :

Hippolyte Taine a été l'un des plus puissants originaux de ce siècle. Aucune carrière n'a été plus directe, aucune œuvre plus homogène, aucun caractère plus constant que le sien. Tout se tient dans cette texture, et les écrits de Taine s'engendrent les uns les autres. Il a consacré sa vie . . . à vérifier et à prouver les idées qu'il avait conçues spontanément dans sa jeunesse. Sa méthode fait l'unité et la magnificence intellectuelle de son œuvre.

L'opinion de M. Sorel aura beaucoup de peine à triompher d'un jugement très généralement accepté et dont M. le duc de Broglie s'est fait à son tour l'organe dans la réponse très pesée et très modérée qu'il a faite au nouvel académicien.

Quel que soit mon désir de donner raison à M. Albert Sorel, si graves que soient les motifs par lesquels il a appuyé son jugement, insistant très fortement sur les qualités de recherche consciencieuse, d'absolue sincérité dont témoignent toutes les œuvres de Taine depuis la première jusqu'à la dernière, il m'est impossible de me ranger à sa façon de voir et j'estime que les générations prochaines maintiendront la distinction profonde que nous faisons presque tous entre le Taine de la première manière et le Taine de la seconde manière, entre la plume qui a écrit la *Littérature anglaise* et celle qui s'est proposée de retracer les *Origines de la France contemporaine*.

La première partie de l'œuvre de Taine a été conçue dans un état de réaction contre ce qu'il y avait de conventionnel dans la littérature et la philosophie officielles. Pour lui, rien n'est vrai que le fait directement étudié, que le document authentique et contemporain ; une acuité de vision incroyable, servie par une puissance prodigieuse de travail, voilà l'instrument avec lequel il se propose de démolir les principes dont l'Université, façonnée sur le patron taillé par Victor Cousin, se targuait d'être la dépositaire de l'organe.

Ce fut un travail de sape, patiemment poursuivi et dont l'objet devait être de jeter par terre un édifice, aussi impuissant par la fragilité de ses fondements que par l'étroitesse de ses dimensions à abriter la pensée libre de la France du XIX^e siècle.

C'est assurément, et toujours dans l'histoire de la *Littérature anglaise* qu'il faut chercher la pensée profonde de Taine. C'est là qu'il s'est proposé d'établir que la littérature d'un grand peuple est un produit naturel, portant par une évolution normale des éléments jetés dans le vaste creuset d'une élaboration nationale. M. Sorel l'a parfaitement marqué.

Il avait entrepris d'appliquer en grand sa méthode, d'écrire l'histoire d'une littérature et d'y chercher la

psychologie d'un peuple. Il avait choisi l'Angleterre, parce qu'il retrouvait dans la littérature anglaise, à tous les âges, l'homme passionné, concentré, intérieur, qui est l'Anglais d'aujourd'hui. . . . La méthode avait fait ses preuves; Taine en présenta dans l'introduction de la *Littérature anglaise*, un exposé magistral. Elle se ramène, en réalité, à quelques données simples; toutes les choses humaines, que ce soit le génie d'un artiste ou le génie d'un homme d'Etat, la littérature d'un peuple ou ses institutions, ont leurs causes, leurs conditions et leurs dépendances. Pour l'homme et pour le peuple, il y a une disposition initiale maîtresse et supérieure qui dirigent toutes les idées et tous les actes. Elle procède de trois forces primordiales : la race, le milieu, le moment.

Je n'ai point à discuter, en ce moment et en cette place, le bien fondé de cette thèse; j'aurais certainement des réserves à faire sur la rigueur quasi mathématique avec lequel le nouvel Hegel contraint hommes et œuvres à entrer tout vifs dans le fourreau de ses impitoyables formules. Il n'en reste pas moins que, si le nom de Taine est devenu, aux temps du second empire, synonyme de progrès et de liberté, s'il fut désormais "à côté de Renan, son ami, l'un des chefs reconnus de la génération nouvelle", c'est, comme le dit M. Sorel avec de très élégantes précautions de forme, parce que "les jeunes gens qui avaient alors de vingt à trente ans, très Français en leur évolution même, las des mots creux, de la philosophie de commande et de la philosophie importée, des ballons captifs et des ballons dégonflés, avides de science à défaut de l'action qui leur était interdite, exigeaient, dans la pensée et dans l'art, la vue positive des choses, la précision nourrie de réalité."

Ce Taine que, dans notre jeunesse, nous tenions pour un audacieux, les *Origines de la France contemporaine* nous l'ont fait apparaître tout autre dans ses vingt dernières années.

Il a fait le procès à une métaphysique et à une rhétorique surannées et voilà que, avec cette même rigueur d'argumentation, il entreprenait de dresser un amer réquisitoire contre les institutions et les idées sur lesquelles est fondé et dont se nourrit la France d'aujourd'hui. Tous y passent et sortent également meurtris sous les coups d'un impitoyable censeur, ancien régime, révolution, empire.

En deux mots, le contraste entre l'auteur de la *Littérature anglaise* et celui des *Origines de la France contemporaine*, s'établit ainsi : le premier soulevait un voile et désignait des terres nouvelles, le second semble fermer la porte à l'espérance même en montrant que, dans le sombre cachot où se débattent les générations contemporaines, il n'y a point une fenêtre, si étroite soit-elle, par où se fasse voir un coin du ciel.

Taine reste une des grandes figures de notre temps. Par sa haute tenue morale, il rachète ce que tant de nos contemporains illustres ou simplement célèbres, ont concédé trop volontiers aux faiblesses de la nature humaine ou à l'applaudissement complaisant de leur entourage.

De grandes espérances suivies d'une amère désillusion, une première vie enflammée par la pensée de l'émancipation intellectuelle, une seconde vie où, de l'analyse obstinée d'une banqueroute politique, se dégage et surnage seul le souci de la dignité de l'individu consistant dans la haute moralité, voilà les deux Taine que la postérité entourera d'une respectueuse admiration, mais non sans s'étonner que ce puissant cerveau ait donné naissance à deux œuvres aussi disparates.

MAURICE VERNES.

L'ORATEUR SOCIALISTE

Lorsque l'on s'occupe des questions sociales, il faut avant tout se pénétrer de ce principe, que l'on a affaire à des gens qui sentent plutôt qu'ils ne pensent. C'est là le secret du succès de l'orateur socialiste; sa déclamation, ou, si l'on veut, son éloquence, est d'une énergie facile; le spectacle des misères du pauvre, des injustices, des inégalités est un thème inépuisable; il faut y ajouter, à notre époque, les injures personnelles. Nous n'avons pas à examiner ici si le prolétariat est nécessaire au développement régulier d'une nation, il nous faut délimiter le champ clos où se concentre la lutte entre la société et le socialisme.

Le principal argument des démagogues est que le riche est un tyran, qui a extorqué sa fortune à la communauté; la vieille doctrine de Jean-Jacques, reprise par Proudhon, et tant de fois combattue et abattue, reparait avec les socialistes; chacun doit avoir son travail fixé une fois pour toutes, dans la ruche humaine, la rémunération se fait en nature et par voie d'échange; un groupe spécial, dit gouvernement, veille au bon ordre et distribue les tâches. Tout le monde est heureux, tout le monde travaille et ne vit que pour travailler.

Tel est, *grosso modo*, le monde rêvé par le socialisme. Hélas! ce n'est qu'un rêve! Chaque fois que l'on a tenté de faire entrer dans la réalité ces fantômes de bonheur, la désillusion a été profonde. En France, en Amérique, des colonies d'essai ont été fondées; aucune n'a réussi; au bout d'un temps plus ou moins long, on opérât un partage des terres communes, et la propriété individuelle n'avait plus que des partisans dans la colonie.

Les masses qui vont au socialisme ne s'occupent

gère, il faut le reconnaître, de la société future. Non ! On leur montre, en face des gueux, ceux qui possèdent, les propriétaires, petits et gros, les capitalistes, les riches, et on leur crie : pourquoi eux et non pas vous ; vous peinez et ils reposent, votre travail les nourrit, et ils jouissent de vos heures de labeur. Ayez du courage, marchez et renversez-les. Vous les mettez à leur place, ils seront à la vôtre. Extrêmement impressionnable, la foule acclame l'orateur, s'exagère ses souffrances, se prend d'enthousiasme à l'idée du pillage ; elle est prête aux pires excès.

Certes, tout n'est pas bien dans notre société, il s'en faut. Les impôts, les charges ont acquis des proportions formidables, le niveau de la moralité générale a baissé, les transactions avec sa conscience sont devenues de plus en plus fréquentes. C'est vrai, mais une réaction est fatale ; si les impôts ont augmenté, la valeur de l'argent a diminué, si la moralité de l'enfant n'est plus celle du père, c'est qu'on a abandonné la vieille foi en Dieu pour croire à la science, mais la science a fait banqueroute, et l'on revient à Dieu, si les voleurs, les traîtres et les lâches sont devenus plus communs, en revanche nous avons des exemples de dévouement et de courage enregistrés chaque jour par la presse. Nos soldats, nos ouvriers, nos nobles, nos artistes, écoutent plus souvent la voix du devoir que celle de l'intérêt.

C'est là ce qu'il faut montrer, c'est sur ce terrain qu'il faut lutter contre le socialisme. Sa tactique favorite consiste à partir d'un scandale récent pour conclure à l'entière pourriture de la société. Au fait particulier, répondez par un fait particulier. La richesse n'est légitime que lorsqu'elle a été gagnée d'une façon légitime ; il n'y a ni exploités ni exploités ; il y a, et il ne doit y avoir que la volonté en face de l'ignorance, l'esprit en face de la matière. L'homme qui a été vaincu dans la vie ne doit accuser que lui-même. Les siéges qui sont privés de queue n'envient pas ceux qui sont privés de cet ornement. Pourquoi ne les imiterions-nous pas ? Suivons l'orateur socialiste dans ses sophismes, et nous serons étonnés de la facilité avec laquelle nous le réduirons non pas au silence, mais à l'injure. Or l'injure n'a jamais convaincu personne.

R. A.

HISTOIRE DE CHASSE

LE CANARD SAUVAGE et sa CHASSE en FRANCE

Les Canadiens parlent du Grand Nord, du chenal du Moine, du Lac St Pierre, pour la chasse au canard.

Nous avons reçu d'un ami, *Nemrod* devant l'éternel une lettre sur ses dernières excursions de chasse et

nous sommes heureux de la citer ici, ne serait-ce que pour faire enrager un peu nos chasseurs *canucks* :

Strasbourg, 25 janvier 1895.

" Mon cher ami,

En descendant de la gare de Ribeauvillé, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un habitué de la canardière. " Vous arrivez à propos, me dit-il, je vous sors un rai de guide. " Nous avons bientôt traversé Guémars. Un joli bosquet situé sur la rive droite de la Fecht, au milieu d'une vaste prairie, frappa aussitôt mes yeux. " C'est là, " me dit mon compagnon.

Comme nous approchions, je vis un homme se glisser hors du bosquet et nous faire signe de nous diriger vers lui. C'était un garde, ou, pour employer le mot propre, un *canardier*, qui se tient toujours au guet soit pour éloigner les visiteurs, soit pour les introduire par le côté où leur présence ne pourra pas être éventée par les canards sauvages.

Il nous expliqua quelles précautions il fallait prendre. Le canard a les sens de l'odorat et de l'ouïe doués d'une excessive délicatesse qui lui permet de lutter de ruse avec l'homme. Si l'on pénètre du côté par où entre le vent, la moindre brise chargée des émanations du corps humain suffit à l'avertir. Sur toute la surface de l'étang serait aussitôt en éveil la bande soupçonneuse des canards et elle ne tarderait pas à être mise en fuite. C'est pour ce motif que l'on voit le canardier mettre un mouchoir devant la bouche lorsqu'il a besoin de s'approcher de l'étang, afin que son haleine n'effarouche pas le gibier.

Les premiers propriétaires de cette exploitation, les seigneurs de Ribeaupierre, prévenaient les passants, par des poteaux indicateurs placés aux abords de la canardière, de ne faire aucun bruit qui puisse nuire à la chasse. Les contrevenants étaient punis même pour un simple claquement de fouet.

Pour cette même raison toutes les allées du bosquet sont sablées de sciure de bois afin d'amortir le bruit des pas.

Pour ce motif encore, il a été mis un terme aux exercices de tir que faisaient les militaires dans la forêt de Colmar, exercices qui avaient soulevé les justes plaintes des chasseurs.

Après avoir fourni ces explications :

Assez causé ! fit le guide, et le doigt sur la bouche !

Mon attention fut aussitôt captivée par le bruit étourdissant que lançait dans l'air la bande joyeuse qui prenait ses ébats dans l'étang.

Le garde, un grand gaillard taillé de façon à lutter avec un gibier plus puissant, nous dit à voix presque basse : " Vous arrivez trop tard pour la première chasse, car nous venons de prendre trente canards. (Il était neuf heures et demie du matin.)

Entrons pour nous mettre à l'abri du froid, en attendant que le trouble causé par notre chasse soit un peu apaisé et que nous puissions tenter une seconde prise.

Le canard sauvage habite en France durant la belle saison, les contrées septentrionales de l'Europe. Dès le mois d'octobre, alors que se font sentir les premières rigueurs de l'hiver, il descend au sud en passant par nos pays pour aller jusque sur les bords de la Méditerranée vivre en des climats plus doux et regagner le nord aux premiers rayons printaniers de mars à avril.

Cette particularité de leur vie a donné aux organisateurs de la chasse de Guëmar l'idée d'établir un étang artificiel, réunissant toutes les commodités que semblent rechercher les canards.

Cela leur convient si bien que de dix lieues à la ronde, ils arrivent chaque matin dès l'aube du jour, par bandes de 200 à 300, planer d'abord au-dessus de l'étang pour examiner si aucun danger ne les menace, puis, s'ils se croient en sûreté, décrire au-dessus de l'eau une spirale conique et tomber lourdement dans l'étang, sous l'acclamation bruyante des premiers arrivés qui leur souhaitent ainsi la bienvenue. Vous pouvez vous figurer quelle animation règne dans cette assemblée après l'arrivée de chaque nouveau convoi ! Que de choses à se dire sur les événements de la soirée, sur les projets de la journée, sur les dangers qui menacent la république ! C'est un spectacle toujours beau, quoique l'on voie et entende presque toujours la même chose, absolument comme dans nos assemblées !

Dès huit heures du matin, 3,000 canards en moyenne se trouvent ainsi réunis chaque jour. C'est l'époque des grands froids qui attire le plus de monde, par la raison que vous savez déjà.

—Venez, me dit le garde, mais tenez-vous tranquille !

Il me conduisit, sur la pointe des pieds, devant la cliaie qui entoure l'étang. Une petite ouverture, large d'un doigt, y était ménagée. Il écarta la mousse dont elle était bouchée et me céda la place. J'étais ravi ! La plus belle vue dioramique n'approche pas du tableau vivant qui s'offrait à mon regard. Un pâle rayon de soleil se faisant jour à travers la brume, éclairait la surface de l'eau et lui donnait l'apparence d'une immense glace, dans laquelle se reflétaient les arbres, tout poudreux de givre, qui lui servaient d'encadrement, et où se miraient une multitude de canards. Mes yeux s'en donnaient à cœur joie ! Je pus admirer là, tout à l'aise, ce bel oiseau, remarquable par la vivacité de coloration de son plumage, variant du blanc au noir, du rouge au bleu, au vert, à l'orange.

Le canard, dont la démarche est lourde, pénible et embarrassée, est sur l'eau, son élément, un tout autre oiseau. Il fend l'onde avec grâce et prestance, ses mouvements sont prompts, vifs et gracieux, il plonge

à tout instant, joue à la surface de l'eau qu'il fait clapoter. Ce monde volatile était là comme dans un vaste salon ; chacun y vivait à son aise. Les gourmands étaient à la recherche de bons morceaux ; les indifférents se laissaient aller au gré de l'onde ; les paresseux s'abandonnaient à un doux far niente ; les musiciens canardaient à l'envie l'un de l'autre ; les uns paraissaient enchantés, les autres dormaient debout ; un grand nombre se réunissaient en groupes autour de leur chef ; d'autres se lançaient à toute vapeur d'une extrémité de l'étang à l'autre, soit pour y porter les nouvelles, soit pour conjurer quelque danger.

L'étang forme un vaste carré orienté. De chacun des quatre coins, on a dérivé un canal, en forme de corne, dont deux ont une direction convergente vers le côté nord et deux autres vers le côté sud.

Ces cornes, qui forment comme un prolongement de l'étang, sont assez larges et profondes à leur base ou origine, et vont en se rétrécissant et en diminuant de largeur et de profondeur à mesure qu'elle s'avancent sur une clairière où elles finissent par un prolongement en pointe et tout à fait sec.

Le canal est recouvert d'un filet ou berceau, d'abord assez large et élevé, mais qui se resserre et s'abaisse à mesure que le canal se rétrécit, et finit en une espèce de nasse ou cul-de-sac.

Toute la difficulté de la chasse consiste à attirer les canards sous le berceau, dans le grand piège. A cet effet, différentes ruses, plus ingénieuses les unes que les autres, sont mises en pratique.

Par les grands froids, lorsque les canards ne trouvent aucune nourriture dans les rivières, ils arrivent affamés sur l'étang. Leur voracité les pousse alors naturellement sous le berceau, où l'on a soin de jeter préalablement des vesces, des fèves, de l'orge ou de l'avoine.

Dans ce cas, c'est le canard mâle qui se laisse tenter plus facilement, attendu que chez lui l'appétit est plus prononcé que chez le canard femelle. Lorsque, au contraire, le manque de nourriture ne se fait pas sentir au même degré, la difficulté de la chasse augmente, car le canard devient indifférent à l'appât, et il faut recourir à un autre moyen de le tromper.

Les canards, qui ont de tout temps voué au renard une haine instinctive, ont l'habitude de venir narguer ce compère lorsqu'ils l'aperçoivent rôder sur la rive.

Le canardier tire parti de cette particularité, en faisant faire à de petits chiens renards, à des *loulous*, une soudaine et courte apparition sur les bords de l'étang, et cela au moyen d'un système de coulisse, qui nécessite une explication.

Sur la rive d'un étang, on a établi, perpendiculairement aux bords, une série de châssis ou coulisses

distants entre eux de 50 centimètres environ. Ainsi disposés, ces châssis n'empêchent pas celui qui passe sur leur front d'avoir une vue libre sur l'étang. Donnez au contraire à ces châssis une direction oblique, de manière à former avec le bord de l'étang un angle aigu de 25 degrés, je suppose, vous ne pourrez voir l'intérieur de l'étang que lorsque vous avancez entre deux coulisses. Voilà ce qui a été appliqué aux quatre coins de l'étang, là où prennent naissance les cornes.

"Le vent se maintient favorablement," fit soudain le garde, en jetant à travers la fenêtre, un coup d'œil sur une plume légère suspendue par un fil à une branche d'arbre. Je n'avais encore jamais vu de girouette plus sensible et plus simple que celle-là.

"Pour s'assurer davantage de la direction du courant atmosphérique, il arracha de dessous l'aile d'un canard mort un léger duvet et alla tout doucement l'abandonner au gré du vent. Le souffle de l'air le poussa dans la direction du nord. "C'est toujours le vent de Neuf-Brisach qui souffle," dit-il en revenant, nous pourrions essayer.

"Il descendit d'un rayon un morceau de lard cru, en découpa une tranche qu'il hacha en menus morceaux, appela un de ses loulous et nous fit signe de le suivre à distance.

"Le mouchoir à la bouche, il se dirigea vers le châssis le plus éloigné, jeta un petit morceau de lard au chien, qui savait déjà que quand il ferait le tour du châssis, un second morceau l'attendrait. D'un geste menaçant, le garde le força de faire le tour du second châssis et ainsi de tous les autres.

Au premier tour que fit le chien, une commotion assez violente ébranla le groupe des canards qui barbotaient dans le voisinage du bord où le chien fit son apparition. Leur attention était éveillée. Les canards domestiques ou traîtres, habitués à cette ruse de guerre, y voyaient le moment où une nouvelle ration d'avoine leur serait jetée sous le berceau et se détachaient de leurs compagnons pour aller prendre leur repas. Les canards sauvages, remorqués par leurs camarades perfides, se laissaient aller à la curiosité de savoir ce que leur voulait cet être mystérieux qui ne faisait qu'une apparition momentanée sur le bord de l'eau, et chaque fois un peu plus près du berceau couvert. Tout le groupe navigua ainsi étourdiment dans ce port fatal. Une fois sous le berceau, le second chasseur, qui s'était tenu caché aux yeux des canards, se montra tout à coup en faisant force gesticulations et en agitant violemment chapeau et mouchoir. Les canards, effarouchés, prirent bruyamment leur vol, mais allèrent se heurter contre les cercles et les filets étendus au-dessus de leurs têtes, et ne trouvèrent d'autre issue à leur fuite que la corne qui allait tou-

jours en rétrécissant et dans la poche de laquelle ils couraient littéralement s'entasser.

En un clin d'œil, cette nasse fut détaché et toutes les précautions prises pour empêcher la fuite des malheureux captifs.

On les saisit l'un après l'autre, et une main impitoyable tordit le cou à ces jolies bêtes qui s'agitaient assez longtemps encore sur l'herbe sous de vives convulsions !

On en tue de cette façon de 1,400 à 1,500 en moyenne chaque saison. Une des années les plus favorables fut celle de 1841-1842, pendant laquelle on ne prit pas moins de 8,000 à 9,000 canards que l'on vendait alors 0 fr. 75, 1 franc pièce.

Plus productive encore a dû être l'année 1804 où chaque prise donnait lieu à une nouvelle hécatombe. Il fallait une voiture pour amener les victimes au village, où on avait de la peine à les vendre au prix de 8 à 10 sous pièce. Aujourd'hui on n'est plus en peine de les vendre six fois plus cher.

M. S.

LE CAPITAL ET L'OUVRIER

LE GASPILLAGE INTELLECTUEL

L'instruction est l'unique capital, comme l'esprit est l'unique ouvrier, écrit M. Victor Depasse dans un article de la *Nouvelle Revue*, riche d'idées nobles et toutefois pratiques. Et si ce capital ne semble pas suffire, c'est qu'on le dilapide, qu'on le gaspille étrangement. Tout le déchet intellectuel et moral du peuple, tout ce qu'on laisse perdre de l'intelligence de la nation est mille fois plus précieux que le résidu des alambics et des hauts fourneaux que l'on recueille avec soin. M. Heator Depasse a écrit à ce propos une belle page qui est à méditer.

Dix compositeurs, aidés d'une machine, font aujourd'hui autant de travail que trois cent mille copistes d'il y a cinq siècles. Le gaspillage de temps, si considérable autrefois, ramené par l'industrie moderne à une limite qui nous semble presque irréductible, sera certainement diminué encore dans l'avenir. M. J. Novicow fait voir, par les observations mathématiques les plus intéressantes, combien sont nombreuses les formes du gaspillage universel. Seulement, le dirai-je ? le gaspillage par excellence, la source de tous les autres, est à peine indiqué ; l'avenir l'a entrevu, il ne l'a pas réellement vu et senti, et il ne nous l'a pas expliqué, c'est le gaspillage intellectuel et moral, la perte incalculable des forces vives de l'être pensant.

L'instruction du peuple, non pas seulement d'une partie du peuple, mais de tout le peuple, est, après vingt ans d'efforts, le plus grand problème de la démocratie, aujourd'hui comme au premier jour. Si un seul enfant est oublié, c'est Archimède, c'est Newton peut-être que vous avez perdu !

Les années d'école jusqu'à douze ou treize ans ne

sont rien ; on n'a rien appris et bientôt on a tout oublié. C'est aux années qui suivent, qu'il faut penser, à tout l'espace qui s'étend entre l'école et le service militaire, et pendant le service militaire aussi ; et quand on n'a pas fait cela, on n'a rien fait, toute la tâche de la République est à remplir, comme si on n'avait pas encore eu l'idée la plus élémentaire de l'instruction du peuple.

Voilà pourquoi l'instruction telle que nous l'avons organisée jusqu'à présent, avec tant de travail et de dépenses, doit être considérée comme n'étant encore qu'à ses premiers commencements. Instruisez donc ! instruisez sans pour et sans restriction ! Enrichissez les générations à venir d'une instruction toujours plus complète ! L'instruction, la science, l'expérience, la force intellectuelle et morale est l'unique capital ; comme l'esprit est l'unique ouvrier.

JUNIOR

HUMBLE AMOUR

DONATIENNE

PAR

RENÉ BAZIN

V

Le closier était si pâle, quand il frappa au guichet de la poste, que l'employée, une jeune fille, lui demanda :

— Il n'y a pas de malheur chez vous, maître Louarn ?

— Il n'y a que la saisie.

— Oh ! la saisie, on s'en relève. Mon père, à moi, avait été saisi, et il a fait de meilleures affaires plus tard. Ne vous tourmentez pas comme ça.

Pour rien au monde, Louarn n'aurait voulu avouer le doute affreux qui le tenait. Mais il observa, par la lucarne, le visage tranquille et bon de l'employée, et fut un peu consolé de n'y pas lire la moindre expression d'ironie. Elle écrivit pour lui le télégramme :

« Tout est saisi à Ros Grignon. Tout sera vendu. Je te supplie envoyer argent et nouvelles. »

« JEAN. »

Elle relut, il paya, et, comme il la regardait encore :
— C'est tout, fit-elle doucement.

La vitre se referma. Jean Louarn se sauva par une rue où n'habitaient que des pauvres, et qui donnait tout de suite sur la campagne.

Il rentra à Ros Grignon au moment où l'huissier et les témoins de la saisie sortaient de la maison. Ils saluèrent, en franchissant le seuil, le closier qui montait en se balançant par le petit sentier de gauche. Louarn toucha le bord de velours de son chapeau, et s'arrêtant pour laisser passer les hommes :

— Tu m'as parlé de dimanche en huit pour la vente ? dit-il à l'huissier. Mais c'est trop long. Veux-tu mettre dimanche prochain ?

— A la rigueur, c'est possible, répondit l'huissier, puisque vous consentez, et qu'il y a si peu de chose...

— D'ici dimanche, reprit Louarn, elle aura eu bien des fois le temps de répondre, et moi, je saurai ma vie.

Ce mot, qui ouvrait l'inconnu, fit se retourner les deux témoins en blouse, qui avaient pris les devants. Une minute, ils fixèrent le visage rude de Louarn, et quelque chose dans leur physionomie indifférente parut se troubler. Ce fut très court. Leurs voix sonnèrent bientôt au bas de la pente, puis sur le chemin enpierré, et elles riaient, d'une grosse joie commune.

La maison de Ros Grignon était déserte. Louarn fut presque satisfait de ne pas y rencontrer les enfants, ni Annette Domerc ; il constata que rien n'avait été changé de place, et, plus las que s'il avait travaillé à la moisson, il se jeta sur un tas de foin, au fond de l'étable. La vache dormait devant le râtelier vide ; les mouches sifflaient en tournoyant au-dessus d'elle, dans le rayon de la fenêtre basse ; une chaleur lourde et capiteuse s'accumulait sous la charpente encombrée de branchages, de perches, de cages à poules hors d'usage, et faisait crépiter par moments des bouts d'écorce surchauffée. Louarn dormit plusieurs heures. Il s'éveilla en sentant se poser sur sa main une autre main plus petite. Étonné, il se redressa, sans savoir qui l'avait touché, d'Annette Domerc assise tout près de lui, ou de Noémi qu'elle tenait sur ses genoux. La servante avait l'air de jouer avec l'enfant.

— Que fais-tu là ? demanda le closier.

Elle se mit à rire, de ce rire faux qui inquiétait Louarn.

— Moi ? Je suis venu vous prévenir que la bouillie de blé noir était prête depuis plus d'une demi-heure, et comme vous dormiez si bien, j'ai attendu : il est sept heures passées.

— Tu pouvais rester dans la chambre et m'appeler, reprit Louarn en se levant.

Elle le suivit des yeux, sans bouger, et murmura entre ses lèvres pâles remuant à peine :

— Et puis, j'avais de la peine à cause de vous, maître Louarn.

Il ne répondit pas, fut plus silencieux que de coutume, pendant le souper, et passa longtemps dehors, à errer dans la nuit. Quand il se coucha, tout reposait dans Ros Grignon. Les respirations douces des enfants se répondaient d'un lit à l'autre. Le closier les écouta, pendant des heures, ne pouvant trouver le sommeil entre ces rideaux à présent saisis et sur le point d'être vendus. Il s'étonna de ne pas entendre de même la respiration de la servante, et il lui sembla plusieurs fois que, dans le coin d'ombre où était le lit d'Annette Domerc, il y avait deux yeux ouverts, — deux yeux comme des points jaunes, — qui le regardaient.

Les trois jours qui suivirent, il parut à peine à Ros Grignon. Il ne mangeait plus qu'un peu de pain, qu'il coupait et avalait debout. Tout son temps se passait à longer les routes, surtout celle de Pleuc, par les champs, derrière les haies. Il guettait le passage du facteur, ou de la femme à demi hydropique qui portait les lépèches dans les villages et dans les fermes. Le facteur seul passait, ne se doutant pas de l'angoisse profonde avec laquelle ses mouvements étaient épies. Regarderait-il de loin le chaume de Ros Grignon, comme quelqu'un qui doit s'arrêter bientôt et mesure

les distances connues? Souleverait-il, avant d'arriver au tournant, le couvercle de cuir de son sac? Tournerait-il entre les deux cormiers malingres qui marquaient l'entrée de la closerie? Hélas! il allait tête baissée, de son pas éternellement fatigué et soutenu; il effleurait les deux cormiers comme il eût effleuré d'autres arbres; il continuait sa route vers les heureux qui peut-être n'attendaient pas sa venue et ne l'en béniraient pas. Louarn, alors, se remettait à espérer qu'un inconnu, un messager de hasard, porteur d'une nouvelle et sachant la misère du closier, prendrait le sentier de la maison. Mais les carrioles trottaient sans ralentir, et les piétons poursuivaient leur chemin.

A mesure que s'écoulaient les jours, l'attitude d'Annette Domere devenait plus hardie. La servante, aux rares moments où Louarn la rencontrait, lui adressait la première la parole, et, sauf qu'il y avait toujours cette petite flamme au fond de ses yeux, on eût dit qu'elle prenait sa part de l'inquiétude mortelle du closier. Elle le plaignait tout haut. Elle soupirait quand il rontrait, à la nuit, si violemment agité qu'elle n'osait l'interroger encore. Il la trouvait prête à faire pour lui des courses lointaines, dans les fermes où l'on devait à Louarn un petit compte arriéré de journées de travail. Elle avait été jusqu'à lui répondre, — car il s'abaissait à l'écouter, maintenant qu'il perdait l'espérance, — des mots que jamais le maître de Ros Grignon n'eût toléré autrefois. "Ah! lui avait-elle dit, si j'étais à sa place, à elle, vous n'auriez manqué ni d'argent, ni de nouvelles!" Et il avait laissé accenser sa femme par la servante.

Le samedi, dans la soirée, il devint certain que Donatienne ne secourrait point Ros Grignon. La journée finissait dans l'enchantement des étés bretons subitement rafraîchis par les brises de mer. Tout le ciel était d'or léger. La forêt remuait ses branches, les baignait dans les vagues de vent tiède qui relevaient les feuilles lasses. Des nuages, comme des couronnes de joie, passaient vite, sans faire d'ombre. Un souffle de vie puissant était sorti de l'abîme, et parcourait la terre. Louarn entra, les poings serrés, résolu à quelque chose de grave, car il avait des yeux de colère, qu'Annette n'avait pas souvent vus.

Il avait fallu des mois d'inquiétude et trois jours d'agonie, pour l'amener à cette extrémité d'interroger la servante et de soumettre l'honneur de Donatienne au jugement d'une femme. Maintenant tout était perdu. Il voulait savoir.

— Viens! dit-il.

Annette Domere s'était préparée à cette rentrée du maître. Elle avait pris sa robe la plus propre, et sa coiffe de mousseline quadrillée, d'où s'échappaient les mèches jaunes de ses cheveux. Elle s'approcha de Louarn, qui s'était assis sur l'escabeau à gauche de la cheminée, à cette place où, le dernier soir, il avait tenu longtemps Donatienne embrassée. Elle se mit debout près de lui, les mains allongées et jointes sur son tablier. Leurs regards se rencontrèrent, celui de l'homme très rude, celui de la fille de ferme chargé d'une pitié alanguie.

— Rien, dit-il; elle n'a pas répondu: comprends-tu pourquoi? le sais-tu?

— Mon pauvre maître, dit-elle en éludant, tout sera vendu demain!

— Vendu, ça m'est égal, à présent; mais elle, où est-elle? que fait-elle? peut-être que tu l'as appris, toi qui causes?

— L'avis des gens est qu'elle ne reviendra pas, maître Louarn. C'est aussi que vous pourriez trouver quelque'un pour vous prêter ce qui vous manque. Tout le monde n'a pas le cœur aussi dur que votre femme. J'ai un oncle qui est riche. Ce soir, tout de suite, je lui demanderai l'argent, je reviendrai, vous resterez à Ros Grignon...

Elle déjoignit les mains, en mit une sur l'épaule du grand Louarn, et ses yeux ajoutèrent le sens vrai à ces mots qu'elle dit en découvrant ses dents:

— Moi aussi, je resterais avec vous...

Il se leva tout d'une pièce. Cette fois il avait compris.

— Ah! fille de rien! dit-il. Je te demande des nouvelles, je donnerais ma vie pour en avoir, et voilà ce que tu trouves à me répondre! Tu ne sais rien, j'en étais sûr! Va-t'en!

Elle s'était jetée en arrière.

— Vraiment, cria-t-elle en s'éloignant à reculons autour de la table, vraiment, c'est elle qui est une fille de rien! Tout le monde le sait. L'enfant est mort! Elle n'est plus nourrice! Elle a changé de place...

La servante était devenue toute pâle et folle de rage.

— Ah! vous voulez des nouvelles! J'en ai. Elle loge au sixième, avec les valets de chambre et les cochers; elle s'amuse; elle gagne de l'argent pour elle seule...

— Va-t'en! Annette Domere, va-t'en!

L'homme, exaspéré, s'élança en avant pour la chasser. Mais, en deux bonds, elle avait sauté dehors. Louarn entendit son éclat de rire aigu:

— Elle ne reviendra jamais! cria-t-elle, jamais, jamais!

Elle défia, une seconde encore, le closier qui ramassait des pierres pour les lui jeter comme à un chien, sauta par dessus une touffe de genêts, se sauva par le sentier, et disparut au tournant de la route.

Les trois enfants, épeurés, s'étaient groupés dans un angle de la chambre, et pleuraient.

— Tenez-vous tranquilles, vous autres! dit Louarn.

Il rentra précipitamment, détacha du mur le petit cadre en papier imitant l'écaïlle qui renfermait la photographie de Donatienne, attira la porte, et descendit en courant. Dans la cour de la Hautière, la métairie la plus voisine de Ros Grignon, il aperçut une femme, la sœur de la fermière, qui poussait devant elle une couvée de jeunes poulets.

— Jeanne-Marie, dit-il par-dessus le mur, pour l'amour de Dieu, va garder mes enfants qui sont seuls! Moi, je serai vendu demain, et il faut que je voyage cette nuit...

Pour l'avoir seulement regardé, elle sentit ses yeux pleins de larmes. Elle ne demanda rien et dit oui. Lui, reparti aussitôt. A quelques mètres de là, il se jeta dans la forêt. Il connaissait les tailles, il se guidait sur les vieux chênes dont la forme lui était familière, et, afin d'aller plus vite, traversait en plein bois.

L'ombre tombait du ciel encore doré. Le vent roulait par grandes ondes, présage de pluie prochaine,

et s'éloignait ensuite avec un bruit d'océan, seul voyageur avec Louarn dans la forêt déserte. Le closier avait rabattu son chapeau sur son front, et fonçait devant lui.

Son idée, la seule qui lui fût venue en cette heure d'abandon, c'était de courir chez les parents de Donatienne, au Moulin-Haye. Il ne les avait vus qu'une fois depuis ses noces, et jamais, entre eux et lui, l'affection n'avait pu naître. Le père méprisait les terriens. La mère s'était montrée hostile au mariage d'une fille jolie comme Donatienne avec un pauvre comme Louarn. Mais, dans le malheur où Louarn était plongé, les moindres chances de secours prennent des airs de salut. Il n'espérait d'eux ni argent, ni nouvelles récentes. Mais une voix s'élevait dans le cœur du mari délaissé, et lui criait :

— Va vers eux ! Ils te diront que cette fille a menti. Ils trouveront des explications que les parents trouvent aisément, eux qui ont vu grandir les petits. Va vers eux !

Et Louarn allait. La forêt devenait toute noire. Des nuées énormes couvraient les étoiles à peine nées au-dessus des clairières. Parfois des bandes de corbeaux surpris dans leur sommeil, s'envolaient et tournaient comme des fumées. Les premières gouttes de pluie semblèrent calmer le vent, mais la nuit s'épaissit encore. Au carrefour du Gourlay d'où partent plus de dix routes, Louarn se trompa de chemin. Il butait dans les talus d'ornières, dans les troncs d'arbres couchés au bord des coupes nouvelles. Souvent, dans les mouvements brusques de la marche, son coude heurtait le petit cadre de papier caché dans la poche de la veste. L'image de Donatienne, telle qu'elle était là, jeune, timide, les yeux brillants et doux sous la coiffe de Bretagne, passait dans l'esprit de Louarn, et à chaque fois qu'il la revoyait ainsi en pensée, il songeait plus fortement : " Cela ne se peut pas ! Eux non plus ne croiront pas le mal qu'on dit de toi, Donatienne ! " Alors la fatigue, la boue qui pesait aux semelles de ses bottes, la pluie qui lui cinglait le visage pour une minute étaient oubliées, puis il recommençait à sentir que ses pieds traînaient et glissaient, que la terre était détrempée, et que l'eau dégouttait de sa veste. Une averse plus violente l'obligea à chercher un abri derrière une souche creuse, à la lisière de la forêt. Il erra, grelottant de froid, dans les landes et les petits champs bordés de haies d'ajoncs, entre Plaintel et Plédran. La première anbe le trouva dans un chemin creux, près de la ferme de Ville-Hervy, complètement égaré. L'homme, voyant que l'on commençait à discerner des formes sur le ciel, tâcha de découvrir un clocher, reconnut celui de Plédran, et, parmi les prés aussi gris que des toiles d'araignée, aperçut bientôt la luisance pâle du petit courant de l'Urne.

Les coqs chantaient lorsqu'il heurta à la porte d'une maison située sur une grève de vieille vase, un peu au-dessous de l'endroit où l'Urne passait rapide entre deux roches, et rencontrait un lit plus large creusé par les marées. Le père de Donatienne, après quarante ans de navigation, péchait dans ces remous abondants en mulets et en lubines.

Louarn entendit à l'intérieur de la maison, une voix qui demandait :

— Que voulez-vous à cette heure-ci ?

Puis quelqu'un tira la porte, en s'effaçant derrière elle.

— C'est moi, dit le closier.

Personne ne répondit. Dans une chambre très basse et toute noire et fumée, la mère de Donatienne achevait de s'habiller près du lit, au fond, tandis que l'homme, silencieux de nature comme beaucoup de Bretons, s'était rassis devant le feu, pour achever d'appâter ses traînées à anguilles. Louarn s'approcha des brandons de bryère mouillée qui se consumaient sans flamme. Une peur l'avait saisi, en entrant, d'apprendre le contraire de ce qu'il voulait à toute force qu'on lui dit. Il prit une chaise et se plaça sous l'avent, à côté du vieux marin qui baissait en mesure la tête, poilue comme celle d'un bouc, prenait un ver dans une écuelle, et l'accrochait à l'un des hameçons de la ligne roulée sur ses genoux.

— J'ai marché toute la nuit, fit Louarn. Donnez-moi un morceau de pain.

La femme, achevant de rentrer les bouts de son fichu dans la ceinture de son tablier, apporta une tranche de pain, et considéra défiante, le closier de Ros Grignon courbé vers le feu. Elle était chétive, avec des traits réguliers et une peau toute flétrie.

— C'est donc pour l'argent que vous êtes venu ? demanda-t-elle.

Il répondit très doucement, en prenant le pain, mais sans la regarder :

— Non, je suis tourmenté à cause de Donatienne, qui n'écrit pas.

Espérait-il que l'un des parents dirait : " Mais elle nous a écrit à nous ! " il s'arrêta un peu.

— Quand vous l'aviez près de vous ajouta-t-il, est-ce qu'elle aimait à courir les pardons ?

— Oui, elle aimait ça, dit la vieille, et depuis qu'elle est mariée, elle a dû s'en priver, la pauvre.

— Est-ce que vous ne la trouviez pas obéissante à vos paroles ?

— Moi, je ne lui en disais guère pour la contrarier. Son père n'était jamais là.

— La croyez-vous capable de tout ce qu'on dit d'elle ? Car vous savez ce qu'ils disent de Donatienne ?

Louarn, dans le demi-jour qui commençait à éclairer la chambre, fixait les yeux de la vieille femme, des yeux noirs, qui ressemblaient à ceux de Donatienne quand elle disait non. Elle répondit, élevant la voix :

— Vous la connaissez mieux que nous, Jean Louarn ! Etes-vous donc venu ici pour nous faire reproche de notre fille ?

— Non, dit Louarn, je ne veux pas vous offenser.

— Alors, pour quoi parlez-vous d'avant votre mariage ?

— Parce que bien des idées viennent quand on est malheureux, mère Le Clech. Mais je ne cherche qu'une chose. Pourquoi m'abandonne-t-elle ?

— Si elle avait été heureuse avec vous, Jean Louarn, elle ne l'aurait pas fait !

— Moi qui l'étais tant avec elle ! Comment cela se peut-il ?

— Si vous l'aviez mieux nourrie !

RENÉ BAZIN.

(A suivre)

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.
HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.
MONTREAL

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filatroux au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. B. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY
AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN
AVOCA.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 1^{re} PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Téléphone 2243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS PAR JOUR
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE
CHANSONNETTES, ROMANSES, DANSES, ACOBATES, COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE
MERCIER SUR SON LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE
PROFESSEUR DE
Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

LA SAISON Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par n^o.

50 gravures d'abonnement
10 costumes inédits
5 vêtements d'actualité
8 modèles d'accessoires
4 toilettes, jupes initiales, fleurs, et patrons.
LA SAISON publie en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. N^o spécimen gratis.— Abonnements:

6 mois..... 50c
3 "..... 90c

Agents à Montréal,
L.S. JOS. CARTE & F. BÉGIN
1041 et 1000 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
BOITE 274.

